



PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ARDENNAISES

---

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

1909-1910

---



SEDAN

IMPRIMERIE ÉMILE LAROCHE

22, RUE GAMBETTA, 22

1910

# Autographe d'Eugène BEAUCHOT

A vous, ô vierges de l'Adour,  
 Vierges de l'Adige ou du Bage,  
 A vous, ô miennes sans partage  
 L'hymne pieux du troubadour !

A vous, maîtresses ! Madrilènes,  
 Andalouses au clair regard,  
 Vénus d'Orles, vierges du Lyard,  
 Mes strophes et mes cantilènes !

Vierges aux lèvres de corail,  
 — Grecques, Génoises, Parmesanes,  
 — Paolas, Magalis, Suzannes, —  
 Chaste harem, divin sérail,

Aux minims d'Arils ou de mais :  
 Je longe à vos grands yeux aimés,  
 Et par l'esprit je vous possède.

A vous, ô vierges de l'Adour,  
 Vierges de l'Adige ou du Bage,  
 A vous, ô miennes sans partage !  
 L'hymne pieux du troubadour.

REV. D'ARD. ET D'ARC.

REV. D'ARD. ET D'ARC.

Vingt et un Poèmes retrouvés de « Rythmes et Rimes »

(1888-1890)

I

Avril

O mienne ! Avril gazouille et la caille clabaude.  
Le coq ribaud s'accouple à la poule ribaude  
    Dans la venelle solitaire.  
Je sais parmi la mousse et parmi les ramures  
Une source joyeuse et pleine de murmures  
    Où la perdrix se désaltère.

Viens ! par le val ombreux voltigent les linottes.  
Je veux boire une eau vierge en tes pâles menottes,  
    Si la soif me surprend en route.  
Je veux que ton ombrelle et ton rire, ô chérie !  
Fassent s'épouvanter l'oiseau de la prairie  
    Et mettent le lièvre en déroute.

Toi, pour accélérer la peur du vieux trappiste,  
O mienne ! tu riras plus fort, et sur sa piste,  
    Tu courras, espiègle et gentille ;  
Et moi, j'admيرerai, pris d'extase sournoise,  
Ton pied microscopique et coquet de Chinoise  
    Sous l'ample jupe qui frétille...

Et quand tu reviendras, un peu lasse, ô méchante,  
Nous irons vers la source où, joyeux, le flot chante,  
    Où la perdrix se désaltère ;  
Et là, parmi la mousse et parmi les ramures,  
Le ciel n'entendra plus que les tendres murmures  
    De notre amour dans le mystère.

II

**A l'heure où, d'un pas qui trébuche...**

A l'heure où, d'un pas qui trébuche,  
L'aïeule vient près de la bûche  
S'asseoir, les coudes aux fémurs ;  
Où la pastourelle demande  
Au chevrier gourmand, gourmande,  
Une halte dans les blés mûrs ;

A l'heure où l'aveu rit, chuchotte ;  
Où, noctambule don Quichotte,  
Le Vent assaille les moulins ;  
Où, derrière eux, souple et robuste,  
Jacques harcèle et tarabuste  
Rose prête aux ruts masculins ;

A l'heure exquise où, guillerettes,  
Bergeronnettes, bergerettes  
S'empressent vers les amoureux,  
Et vigoureuses, sous les branches,  
Exhortent aux ripailles franches  
La faim des mâles vigoureux ;

A l'heure où s'obscurcit la mare ;  
Où de l'ombre l'ample simarre  
Flotte en longs plis au lourd ciel d'août ;  
Plus d'une à plus d'un gars se trousse,  
Plus d'un soupir, qui me courrouce,  
Passe dans l'air, je ne sais d'où.

Et sur les berges, dans les sentes,  
Monte, des herbes frémissantes  
Et des feuillages, un parfum  
Tel qu'il rénove et qu'il augmente  
Le regret de l'ancienne amante  
Et le deuil de l'amour défunt.

III

**Le Frère quêteur**

« O mon vieil âne, il est sur terre,  
Il est sur terre des élus ;  
Il est de vieux ânes velus  
Et des prieurs au monastère.

« Ils ont, ceux-là, le vrai sommeil  
Et la sieste au pied de leur crèche ;  
Les capucins cherchent la fraîche  
Et sablent tous l'Ay vermeil.

« Et notre docte abbé déguste  
Deux ou trois brocs d'un clair vin d'or.  
Et repu, quiet, il s'endort,  
Un rire sur sa trogne auguste.

« Nous, mendiant par le chemin,  
Nous allons sans trêve ni pause  
Et notre pas ne se repose  
Que pour errer le lendemain.

« Heureux, par Mahomet ! l'eunuque ;  
Il a les divans du sérail.  
Je pèse à ton maigre poitrail ;  
Le soleil me grille la nuque.

« O mon vieil âne, qu'il fait chaud ! »  
— Ainsi pestait sur sa bourrique  
Un frère quêteur pléthorique,  
Rose et pansu comme Sancho.

Pensif, l'âne inclinait l'oreille ;  
Le ciel de plus en plus ardaît  
Et le saint homme regardait  
Les grappes mûres dans la treille.

IV

**Le Temps jadis**

Salut ! ô temps jadis, ami du gras propos,  
Temps d'espiègle allégresse où Basselin dilate  
Le masque des buveurs assis autour des pots.  
Salut ! ô Rabelais à la trogne écarlate,  
Frère de Gargantua, père de la Gaîté :  
    Le rire de Panurge éclate  
    Aux échos de l'Eternité !

Siècle où le peuple hilare applaudit aux Mystères ;  
Où Villon meurt de faim, mais n'en est pas moins gai ;  
Siècle où, dans l'ombre pâle, aux landes solitaires,  
Las d'un jeûne éternel et d'impôts fatigué,  
Le truand, à grands pas, s'en vient manger et boire  
    Le vin du Diable prodigué  
    Par la sorcière, à plein ciboire ;

Siècle où, d'Anvers à Gand et de Liège à Namur,  
La bière blonde mousse et parfume l'auberge ;  
Où le ribaud étreint la ribaude au sein mûr ;  
Siècle où le broc massif remplace la flamberge  
Au poing de Gambrinus goguenard et ventru ;  
    Siècle où la Flandre se goberge,  
    Du gros bourgmestre au malotru ;

J'aime à vous évoquer, ô siècles des Kermesses,  
Siècles des vaux-de-vire et du parler grivois.  
Satan, rival de Dieu, chantait messes sur messes.  
O francs lurons, paillards, aïeux morts ! je vous vois,  
Et j'entre par l'esprit aux rondes des quadrilles,  
    Et je mêle à vos voix ma voix,  
    O commères ! ô joyeux drilles !

V

**Mon Rêve**

Grands fûts à poitrails colossaux  
Où dort, vieux de plusieurs automnes,  
Le jus des pressoirs provençaux,  
Salut, tonneaux, tonnelets, tonnes !  
Chassez le vol des lourds ennuis,  
Foudres à panse épiscopale ;  
Prodiguez à nos soifs le Nuits,  
Le Clos-Vougeot et l'Ay pâle.  
Grâce à vous, généreux barils,  
Encor que nos jours s'amoncellent,  
Ils ne comptent que des avrils.  
Hosannah ! que les crûs ruissellent !  
Mon rêve ? Au fond d'un frais cellier  
Cloîtrer à demeure mes Lares,  
Et, sans hâte, gras sommelier,  
Sabler le vin des fûts hilares.

VI

**Vierges**

O Vierges ! le parfum de vos jeunes poitrines  
Laisse dans l'air vermeil un ineffable émoi ;  
Heureux Jésus ! il a les Saintes Catherines !  
Lorsqu'une vierge passe, un peu d'elle entre en moi.

Lentes si vous allez, l'homme ému vous admire,  
Et sa pieuse voix célèbre votre corps :  
Tels, lorsque l'encens brûle, et le nard et la myrrhe,  
Les orgues, vers la Vierge, élèvent leurs accords.

Moins que vous odorantes, Eves aux fiers ovales,  
L'âme éparse des lys et des jasmins éclos  
Que, sous les lunes d'or, les brumes estivales  
Silencieusement promènent sur les flots.

VII

**Midi**

Midi ! La glèbe au soleil fume,  
L'effluve des sèves parfume  
Les jeunes pousses des vieux chênes ;  
Et, l'âme allègre, la fauvette  
Fait incessamment la navette  
Du nid aux clôtures prochaines.

Et dans le ciel lourd, par milliers,  
Linots et merles, familiers,  
Se persiflent de clairs saluts.  
Un troupeau s'en vient boire au gué ;  
Là-bas, le pâtre, fatigué,  
S'allonge au versant d'un talus.

Un haleur arpente la berge ;  
Il rêve une halte à l'auberge ;  
Les moineaux pillent, pillent, pillent !  
C'est l'heure où chôme la charrue,  
L'heure où les gars dans l'herbe drue  
Cherchent la fraîche et s'éparpillent.

Le chevesne d'un brusque élan  
Saute ; immobile et lent, si lent  
Qu'il semble assoupi sur les eaux,  
Un groupe de canards épais  
Nage et cancanne dans la paix  
Et l'ombre opaque des roseaux.

VIII

**Sur le Marché**

Svelte, alerte, joyeuse et belle, un rire aux dents,  
Vingt ans ! et quels grands yeux aux cils blonds de lumière,  
Noirs, plus noirs que la nuit, plus que le jour ardents,  
Au corsage, plein d'elle, une rose trémière,

La marchande s'accoude, avenante, à l'étal ;  
Elle a, dans les cheveux, l'or qu'Avril jeune allume,  
Lorsque, rapide, calme et d'un geste brutal,  
Gracieuse, elle empoigne un chaperon par la plume.

Et brusques, à la mort s'entr'ouvrent ses genoux ;  
La jupe, simple, accuse une cuisse robuste ;  
Sur le front virginal flotte un léger burnous  
Et dans l'étroit jersey se révolte le buste.

À présenter le col, sa main d'elfe aux doigts blancs  
L'oblige, et le pauvre être immobile frissonne.  
Elle, le torse droit, les yeux étincelants,  
Aiguise sur l'acier une lame qui sonne.

Et les jarrets nerveux resserrent leur étau  
Et son poing délicat sur la gorge promène  
La caresse mortelle et rose du couteau.  
Et, dans le clair soleil, elle rit, l'inhumaine !

IX.

**Sous ma fenêtre**

Deux chérubins, blondes et roses,  
M'ouvrent l'âme aux pensers moroses ;  
Car l'une — six ans ! — l'une a dit :  
« J'ai peur de mourir », mot étrange  
Auquel, plein d'effroi, répondit  
L'autre ange.

Être à peine au seuil de la vie,  
Libre d'angoisses et d'envie ;  
Ne point connaître le remord ;  
Dossier : un vol de confiture,  
Et s'épouvanter de la mort  
Future !

Hélas ! que direz-vous, pauvrettes,  
Que direz-vous, gentes fleurettes,  
Quand la douleur dispersera  
Vos feuilles de son âpre outrage  
Et lorsque sur vous soufflera  
L'orage ?

Les yeux sombres, sans peur ni larmes,  
Lasses des terrestres alarmes  
Et lasses de toujours souffrir,  
Vous crierez à la foudre : « Tombe !  
Et daigne enfin, daigne m'ouvrir  
La tombe. »

X

**Les Loups**

Au clair de lune, les grands loups,  
Les louves rôdent par la plaine.  
L'étable, ô loups maigres, est pleine ;  
Mais le dogue y veille, jaloux.  
Au large ! gueux, escrocs, filous,  
O louves, loups !

Il pleut un froid et long verglas,  
L'agneau somnole sur la paille ;  
A la ferme, on mène ripaille,  
Le lard tremblote dans les plats.

Les bûches éclairent, le soir,  
Le lit et l'horloge d'érable.  
Près de l'aïeule vénérable,  
Les gars, repus, viennent s'asseoir.  
L'âtre semble rire au dresseoir,  
O loups, le soir.

Pleins de faim, louves, louveteaux  
Dilatent une gueule avide ;  
Mais ils ne happent que le vide  
Et grincent leurs longs crocs brutaux.

Ici, naguère, au bord du rû,  
Août inspirait l'ode aux cigales ;  
Et là, sans l'effroi des fringales,  
— Pauvre être aujourd'hui disparu, —  
Se gobergeait l'oiseau ventru,  
Au bord du rû.

Là-bas, devers le vieux couvent,  
Un hibou scrute les ténèbres ;  
Dans l'ombre pâle aux plis funèbres,  
Siffle et se lamente le vent.

Jeûne implacable de l'hiver !  
Le loir sommeille et la marmotte ;  
Les taupes dorment sous leur motte,  
Et l'arbre n'a plus de piver ;  
L'écureuil s'est mis à couvert.  
L'hiver ! L'hiver !

Le dos arqué, hurlants, jaloux  
Du lard que l'homme s'ingurgite,  
Ils regagnent à jeun leur gîte,  
Au clair de lune, les grands loups.

## XI

### La Rime (Fragments)

Je veux la Rime rare, exquise,  
Noble ou plébéienne, qu'importe !  
Je l'aime soubrette ou marquise  
Et laide je lui clos ma porte !

Je me ris qu'à l'église un page  
— Chérubin rose — l'accompagne,  
Qu'elle ait ou non un équipage  
Et se gante de peau d'Espagne.

Qu'elle soit servante de ferme  
Ou courtisane ou châtelaine,  
Pourvu qu'elle ait la gorge ferme,  
Qu'importe surah, tulle ou laine !

Oui, je l'aime et je la veux rare,  
Belle, robuste et frémissante,  
Et que mon vers soit un Carrare  
Digne de sa grâce puissante.

XII

**Au Temps joyeux**

Au temps joyeux où, sur la terre,  
Le roi d'Yvetot promenait  
Son pas d'ivrogne et s'en venait  
Tarir les muids du presbytère ;

En ce temps-là, dans Hunebourg,  
Fritz Kobus s'emplissait de chopes.  
Son rire, aux vitres des échoppes,  
Vibrait tel qu'un ban de tambour.

En ce temps-là, d'Aix à Saverne,  
Du Sud au Nord, matin et soir,  
Le peuple heureux venait s'asseoir,  
Hilare et gras, à la taverne.

Robuste et sans crier merci,  
L'homme buvait à perdre haleine ;  
La bière blonde, à gorge pleine,  
Noyait, dans l'âme, le souci.

Au bahut, les faïences peintes  
Et les grands brocs étincelaient,  
Et vers les poutres s'envolaient  
Les lieds graves, au bruit des pintes.

Et l'ivresse était fraternelle  
Et fraternelle la chanson,  
Quand tous les gars, à l'unisson,  
Lui répétaient la ritournelle.

Mais en ce siècle taciturne,  
En ce siècle de morne ennui,  
La loi défend après minuit  
Le moindre tapage nocturne.

Depuis qu'au tombeau descendu,  
Fritz chez l'Eternel boit des chopes,  
Les savetiers dans leurs échoppes  
S'étonnent d'un rire entendu.

XIII

**Berceuse**

Dors, c'est l'heure  
Où l'étang s'argente de lune ;  
Où l'ange du sommeil nous leurre  
D'un marquisat — à Pampelune.  
Dors, c'est l'heure.

Dors et rêve.  
Le jour met au cœur la souffrance ;  
La nuit, hélas ! la nuit trop brève  
Ouvre notre âme à l'espérance ;  
Dors et rêve.

O nuits lentes !  
Nuits de l'hiver, ô nuits funèbres,  
J'aime vos allures dolentes  
Et vos paresseuses ténèbres,  
O nuits lentes !

XIV

**Minuit**

*A Louissette.*

Minuit ! la cloche, par l'espace,  
Grave, scande l'heure et m'invite  
A desserrer vos fiers genoux.  
Le temps, ô mienne ! le temps passe.  
Ote ta robe, vite ! vite !  
Et dans le silence aimons-nous.

Les ramiers amoureux roucoulent.  
J'ai faim de toi, je te veux nue,  
Blanche sur la blancheur du drap.  
Nos jours vers le néant s'écoulent ;  
L'heure de l'ivresse est venue,  
Le temps de n'aimer plus viendra.

XV

**Astreindre le rythme à l'idée...**

Asteindre le rythme à l'idée,  
Tel est — rapsode — l'art sublime,  
Règle trop de fois éludée.  
Cisèle, achève, grave, lime,  
Mais astreins le rythme à l'idée.

Il faut penser pour savoir plaire !  
Aime les rythmes impeccables,  
Banville à la rime exemplaire.  
Mais, en dépit des beaux vocables,  
Il faut penser pour savoir plaire !

C'est un tort que rien ne pallie  
D'exclure la raison du mètre ;  
Que la raison au mot s'allie.  
Mais si le verbe est le seul maître,  
C'est un tort que rien ne pallie.

Ne suis point Banville au Parnasse,  
Pêche le mot dans l'Hippocrène  
Et prends-le comme carpe en nasse.  
Mais, par la raison souveraine !  
Ne suis point Banville au Parnasse (1).

(1) La 5<sup>e</sup> strophe est incomplète, et la 6<sup>e</sup> — la dernière — est la répétition de la 1<sup>re</sup>. Beauchot regretta d'avoir parlé de Banville dans la 4<sup>e</sup> strophe et devait retoucher cette pièce.

XVI

**Par monts et vals...**

I

Par monts et vals, à la margelle,  
Lillette rose et rose Angèle,  
Je les aimai l'autre après l'une,  
Au clair de lune.

Nuits d'étoiles ! La ferme close,  
Sans peur que d'elle l'on ne glose,  
Rôde, jupe courte, seulette,  
Lila, Lillette.

Rôde, Lillette ! Rôde, Angèle !  
La ferme est close : à la margelle,  
Je vous aimerai l'autre et l'une  
Au clair de lune.

II

Soirs de l'Avril ! ô nuits sereines !  
Vers les meules, vers les garennes  
Et telle qu'autrefois, Lillette,  
Viens-tu, seulette ?

Seulette et jupe courte, Angèle,  
Viens-tu rêver à la margelle,  
Et t'offrir aux grands gars, avide,  
La cruche vide ?

Venez à moi, venez ! je pleure,  
Lila, Lillette, Angèle, l'heure  
Où je vous aimai l'autre et l'une  
Au clair de lune.

XVII

**Ma parole !**

*A Louisa-Charlotte.*

Si j'avais à pleins coffres l'or  
D'un pape — ô Charlotte — ou d'un lord ;  
Si je n'étais un prolétaire,  
Si j'étais tzar, apothicaire,  
Notaire,

Si j'étais de Jérusalem,  
Ou directeur du P.-L.-M.,  
Je mettrais à vos longs doigts pâles  
Grenats, améthystes, opales,

Bagues, bijoux, perles d'Ophir,  
Rose corail ou clair saphir ;  
Je vous en ferais don, chérie,  
Pour que votre bouche fleurie  
Me rie !

Vous auriez robes de velours,  
Parfums rares et colliers lourds,  
Mantilles, bracelets, malines,  
Louise, et des sacs de pralines.

XVIII

**Aveu**

Lorsque le soir mélancolique  
Nimbe d'une gloire angélique  
Ton doux visage qui s'endort,  
Que les Rêves, dans le silence,  
Pour assoupir ta nonchalance,  
Eveillent leurs cithares d'or ;

Lorsque, subtiles cassolettes,  
Marjolaines et violettes,  
O mienne ! embaument ton sommeil ;  
Et qu'un vol de blanches fées,  
De perles brillantes coiffées,  
Frôle sans bruit ton front vermeil ;

Tel le sculpteur, ému, contemple  
A l'antique fronton d'un temple  
La majesté calme des dieux,  
A genoux, j'admire, ô maîtresse,  
L'aphrodisiaque paresse  
De ton corps souple et radieux.

XIX

**L'heure voluptueuse...**

L'heure voluptueuse où nos corps se possèdent,  
L'heure où notre âme plane aux cimes du plaisir,  
Laisse après elle en moi des parfums qui m'obsèdent,  
O Louise ! et de vous augmentent mon désir.

Mienne ! durant le jour qui de vous me sépare  
Et m'éloigne un long temps de votre rire aimé,  
Si quelque noir chagrin de mon esprit s'empare,  
J'évoque vos grands yeux, et vos yeux m'ont calmé.

Et lorsqu'enfin s'allume au ciel la nuit sereine,  
Dans la paix protectrice et joyeuse du soir,  
Je viens d'un pas furtif, afin qu'il vous surprenne,  
Pâle, avide, éperdu, sous vos lèvres m'asseoir.

Avril 1888.

XX

*Derniers vers de Beauchot*

I

L'air vierge, l'air salubre, à pleins poumons l'air libre !  
Perdre, ivre de myrtils, dans l'herbe, l'équilibre,  
Y dormir, poitrail nu, l'immobile sommeil ;  
Volupté ! Volupté ! Le soir plane ; les chênes  
Versent le crépuscule aux venelles prochaines ;  
Le rossignol sanglote à l'horizon vermeil.

II

Mais pars ; sois un jour seul, mienne ! un seul jour absente,  
Plus ne me plaît le val, ni l'ombre, ni la sente,  
Ni sur le thym nouveau l'immobile sommeil.  
Et triste, l'âme vide, ô mignonne ! j'oublie  
L'hymne qu'à l'horizon le rossignol publie  
Là-bas, vers les glaïeuls où dort l'étang vermeil.

Sedan, 8 avril 1890.

XXI

**Toutes !**

A vous, ô vierges de l'Adour,  
Vierges de l'Adige et du Tage,  
A vous, ô miennes sans partage,  
L'hymne pieux du troubadour !

A vous, maîtresses ! Madrilènes,  
Andalouses au clair regard,  
Vénus d'Arles, vierges du Gard,  
Mes strophes et mes cantilènes !

Vierges aux lèvres de corail,  
Grecques, Génoises, Parmesanes,  
Paolas, Magalis, Suzannes,  
Chaste harem, divin sérail,

Un inquiet désir m'obsède  
Aux minuits d'avrils ou de mais :  
Je songe à vos grands yeux aimés,  
Et par l'esprit je vous possède.

A vous, ô vierges de l'Adour,  
Vierges de l'Adige ou du Tage,  
O vous, ô miennes sans partage,  
L'hymne pieux du troubadour !

## VERS INACHEVÉS

---

### L'Elster (Fragment)

L'Elster s'éveille et sur les eaux,  
Les libellules, les oiseaux  
Valsent, virevoltent, rapides ;  
..... les vairons  
Happent, hardis, les mouchérons  
Chus de la branche aux flots limpides...

---

... O Linette, ô Lina, ma rose,  
Ce que plus d'un vous a dit en prose,  
Mon vers vous le dit...

---

... Le fleuve, au clair de lune, entre les joncs, sommeille...

---

... Aimons-nous, aimons-nous, ô mienne ! c'est la vie...

